

## LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

## CHAPITRE V

(Suite)

Sans doute, dans ce jour de bonheur, Germaine ne lui donnerait pas une pensée... puis, elle était si misérablement vêtue... Elle ferait rougir l'élégante jeune fille.

Déjà le landeau s'était approché ; le valet de pied attendait immobile à la portière ; Mme de Guérande étalait ses dentelles sur les coussins damassés. Germaine allait prendre place tout près de sa mère, lorsque soudain son œil limpide rencontra l'ardent regard qui l'adorait, et d'un bond elle eut rejoint Sûzel.

Oh ! non, elle ne rougissait pas du modeste costume de son humble amie, de la robe fanée, du large nœud d'Alsace, dont le ruban noir était flétri par un long usage. Sûzel était pour la première communiante l'âme que l'on veut sauver, et Dieu sait de quel amour un cœur d'apôtre, si jeune que soit ce cœur, enveloppe la brebis revenue au berceau.

—Sûzel, disait Mlle de Guérande, embrassez-moi comme si j'étais votre petite fille. Ne pleurez pas, Sûzel.

Non les larmes ne coulaient plus ; son cœur débordait de joie, au contraire, tandis que la fillette pressait de ses doigts effilés sa main hâlée. Non, elle ne pleurait plus ; mais doucement elle serrait Germaine dans ses bras, ne pouvant elle que balbutier :

—Mon cher ange !... ma mignonne !... mon trésor !

## CHAPITRE VI

Mme de Réchan, aussi intéressé que Gaston par le touchant récit, demeurait sous le charme de cette voix harmonieuse de miss Mac-Bayle. Il écoutait cette parole qui, non sans émotion, non sans éloquence parfois, disait l'ardent amour de Sûzel. Il admirait aussi l'exquise beauté de la jeune fille. Elle venait de déposer sur le sable son chapeau aux longues plumes, et ses cheveux d'or roulés en torsades sur le sommet de la tête laissaient voir son cou d'une blancheur rosée. Légèrement penchée en avant, Margaret s'éventait avec une feuille de fougère, lorsque, soudain, son visage ému reprit son expression railleuse, et du doigt pointant deux silhouettes, l'une large, l'autre longue :

—O ciel ! voilà encore nos deux baronnets, s'écria-t-elle impétueusement. Ils s'approchent... Comment donc les éloigner de nouveau ! car ils ne sont pas dignes d'entendre l'histoire de Germaine... Oh ! les cupides ! si vous saviez combien leurs conseils ont été perfides ; avec quelle adresse ils ont agi sur l'esprit de mon père lorsque je voulais refuser cette fortune de Germaine, dont j'ai dû hériter !

Et riant d'un beau rire :

—Attendez, une idée me passe par l'esprit ; nous allons être délivrés de mes trop galants cousins.

Tous deux, côte à côte, s'avançaient en faisant un monologue... mental toutefois.

—La belle cousine ! pensait le pâle Philip. Qu'elle est ravissante avec un double million dans chaque main ! Dès aujourd'hui je m'inscris inamovible sur la liste des prétendants... Hurrah pour l'arbalète, pour le croquet, pour le lawntennis ! Désormais miss Margaret ne fera plus un pas sans que ses beaux yeux ne me distinguent dans son escorte.

Et cherchant un commencement de sonnet, il murmura :

Quand la brise légère  
Voltige sur vos blonds cheveux.

—La fortune est splendide, songeait aussi le rouge et gros Arthur. Que de pointers je pourrais ajouter dans mon chenil, et de chevaux de race dans mes écuries !

Ils avançaient toujours, resserrant, comme des oiseaux de proie, les cercles qu'ils décrivait autour de l'héritière.

Bientôt Mac-Bury, une églantine en main, fut près de Margaret, et trouvant l'instant favorable pour lancer un quatrain, laborieusement enfanté, il commença en plissant ses lèvres en cœur, et en jetant sur le poète Lyndall un regard de triomphe :

Petite rose sauvage  
Grandie sur le rivage,

En vain tu étaleras tes pétales au soleil,  
Jamais tu n'égaleras la beauté de Mac-Bayle.

Margaret éclata de rire.

—Adorable ! adorable ! mon cher ; quelle exquise poésie ! Comme c'est joli ! Comme c'est nouveau ! Quelle richesse de rime !... Mac-Bayle, soleil... Byron n'eut pas mieux fait. Un pas encore et vous égalerez Lyndall. Hélas ! que n'avez-vous son physique éthéré !

Et sir Arthur, fort choqué de cette allusion à sa large peronne :

—Oh ! ma cousine...

—Oh ! mon cousin ; soyez tranquille, nous y apporterons remède. Inscrivez sur vos tablettes : *Valseur attiré de miss Mac-Bayle pour toute la saison*. Et je vous prévient, je valserai à Londres, à Paris, à Nice. Au printemps j'aurai accompli un miracle... Et quel miracle !... Arthur devenu un sylphe !...

Mac-Bury se sentit frissonner jusque dans la moelle des os.

Valser dans toutes les capitales de l'Europe ! Et que serait le sort de son teint fleuri, de son bel enbompoint ? La chasse de cette héritière devenait vraiment d'une fatigue !

Il eût été plus aisé de traquer le sanglier dans sa forêt de Mac-Bury ; mais, résolu à demeurer ferme sur la brèche, dût-il jaunir comme l'oiseau des Canaries, et maigrir à l'instar de don Quichotte poursuivant l'idéal, il prit gravement le crayon d'argent de son carnet, et sur une feuille blanche il inscrivit résolument :

« Valse de l'hiver. Miss Mac-Bayle, partout et toujours. »

—Eh bien, cousin, fit la malicieuse Ecossaise, en surprenant un léger pli sur les lèvres de sir Arthur, souffririez-vous déjà d'un rhumatisme, et craindriez-vous de manquer à votre engagement ?

Et Philip voulant à son tour placer un mot :

—Ah ! deur Margaret, valser en soutenant votre taille légère, c'est l'Éden !...

—Oui, très cher, interrompit l'Ecossaise, en balançant la rose que, si galamment, venait de lui offrir sir Arthur ; oui, on le sait, vous êtes un poète ; votre âme est une âme ailée. Comme moi vous concevez la tendresse dans tout ce qu'elle a d'éthéré. Le sublime, n'est-ce pas, c'est le cœur et la chaumière. Qu'importe la fortune quand on aime ? Ne suffit-il pas, pour vivre, du parfum des roses ? et quel château vaudrait pour abri la hutte des roseaux perdue dans la montagne ?

En parlant ainsi, Margaret regardait le pâle Philip avec une souveraine impertinence. Le baronnet sentait la rage l'étreindre. Il comprenait le persiflage ; mais il n'en restait pas moins à demi-incliné devant sa cousine, le regard langoureux et les lèvres souriantes.

—Et, tenez, s'écria soudain Margaret, voyant que ses attaques étaient inutiles, et qu'elles ne parviendraient pas à faire fuir ses obstinés adorateurs ; tenez, secourables baronnets, n'apercevez-vous pas lord Mac-Bayle en détresse ? Retournez donc près de lui. Allez, courez, volez à son secours. Vous ne sauriez être trop galants avec le père pour complaire à la fille.

D'un mouvement de l'églantine, donnée par sir Arthur, elle montrait le passionné pêcheur, qui, la tête tremblante, les joues gonflées, maniait avec ardeur le tourniquet de sa ligne, croyant à la capture d'un saumon, quand, hélas ! une racine perdue au fond de l'eau faisait seule ployer la gaine.

Les baronnets, furieux, mais toujours obéissants, s'inclinèrent devant l'ordre de leur joli mais fort impoli tyran, et vite ils accoururent, et vite ils s'envolèrent à l'aide de lord Mac-Bayle.

—Bon ! les voilà partis ! fit Margaret en éclatant de rire.

Et, malicieusement, elle regardait Philip, qui essayait en vain de dégager la ligne, et Arthur qui, péniblement agenouillé, penché jusqu'à terre, cherchait avec le plus grand soin une mouche artificielle perdue dans les roseaux.

Une exclamation gutturale de mistress Morridge interrompit le rire perlé de l'Ecossaise.

La digne et correcte Barbara était fort choquée de la gaieté de son élève, et, abandonnant, pour un instant, la lecture de son *Magazine* :

—Oh ! dit elle, avec un inimitable accent tout à la fois de respect et de reproche, oh ! Margaret, il était mal à vos d'être si sévère pour ces gentlemen. Il était bien naturel, ils étaient anxieux après votre beautiful fortissime ! Une great confort est toujours bôcoup nécessaire à la félicité.

Miss Mac-Bayle arqua ses fins sourcils, et répondit sèchement :

—Ce n'est pas mon avis, Morridge.

Puis, avec un élan soudain :

—Maintenant, revenons à Germaine, à ma chère Germaine, qui, à cet égard, pense tout comme moi. Je vous l'ai déjà dit, Messieurs, mon amie est la générosité incarnée, le désintéressement absolu. Du reste vous allez en juger... Mais où donc en étais-je de mon récit ?

Et Gaston, qui avait frémi d'impatience durant tout le long colloque avec les cousins d'Écosse ; Gaston, qui attendait ému, anxieux, le cœur palpitant, Gaston s'écria d'une voix altérée :

—Mais vous étiez au récit de la première communion, lorsque Mlle de Guérande, devant tous, embrassait la pauvre Sûzel... Et depuis... depuis, qu'est-il donc arrivé ? Comment votre amie connut-elle la triste vérité ?...

Les yeux parlants du jeune enseigne interrogeaient, imploraient, et si miss Mac-Bayle n'avait pas été entièrement dominée par la pensée de son amie, facilement elle eût deviné le secret du marquis.

—Comment Germaine découvrit la cruelle vérité ? répondit-elle ; vous allez bientôt l'apprendre.

Et tandis que, la voix attendrie, elle reprenait son récit, mais récit abrégé de la vie de Germaine, continuons encore à la raconter, cette vie, dans tous ces détails.

Les années avaient succédé aux années, n'apportant pas de notables changements dans les habitudes de la famille de Guérande. Toujours de longs voyages durant les brûlants étés ; toujours les doux hivers passés régulièrement à la villa des Myrtes.

Germaine était devenue une belle jeune